



## *Pile*

Il était un homme que j'ai aimé profondément.  
Je savais pour sa famille, alors j'ai cessé de le voir quand mon ventre s'est arrondi.  
Je m'étais promise de ne jamais lui parler d'elle, mais à treize ans elle s'est ouvert les veines. Il a fallu lui écrire. J'ai mis une photo, j'ai dit que je n'avais pas besoin d'argent. Il est venu tout de suite. Ils ont pleuré tous les deux. Moi aussi. Comme je ne peux pas l'avoir à côté de moi, je garde toujours cet homme au fond de moi. J'espère qu'il la voit, parfois. Elle ne m'en parle jamais.

## *Face*

C'était une femme que j'ai aimée déraisonnablement. Les circonstances de notre rencontre sont rocambolesques. Je n'ai appris que j'étais papa de cette fille qu'à l'adolescence, elle avait tenté de se suicider. J'ai hésité, que pouvais-je bien faire maintenant, je n'étais rien pour elle. Elle est devenue une jeune femme magnifique et mélancolique. Elle est acrobate dans un cirque très célèbre, je vais la voir quand cela est possible, nous parlons. Je suis heureux qu'elle existe. Je pense à sa mère aussi, souvent.

Je vous écris cette lettre sans espoir de réponse. Je vous écris du lieu de l'absence. Au fil du temps les zones d'ombre se sont épaissees, mes souvenirs se trouent ou se trompent. Au point de douter de ce que j'ai cru vivre auprès de vous. Cela me laisse amère. Est-ce vous qui vous cachez, est-ce moi qui était trop candide, ou bien la vie est-elle ainsi faite de ce qu'elle occulte. Parfois je me sens trahie, parfois le mystère me fascine. C'est sans fin. Béance entre les actes qui naissent des paradoxes que je chéris aussi. On recouvre de mots le lieu inaccessible mais les corps tracent leur propre récit. Ils ont le dernier mot.

Des secrets, j'en ai deux. Des assez gros secrets, assez gros pour avoir déterminé mon rapport au monde, le cours de ma vie. Peut-être trois. J'ai écrit sur l'un, pas sur les deux autres. Jamais je ne les dirai et personne ne les saura. Entre moi et moi qui ne concernent que moi. Même Martha ne les sait pas. Je n'ai tué personne.

Raconter ses secrets peut aider des lecteurs à mieux s'approprier leur vie. J'ai adoré *La vie clandestine* de Monica Sabolo qui m'a parlé de ces années-là, de leurs espoirs et de leurs illusions. Mais Nathalie Ménigon n'a rien à dire, pas plus que Florence Rey.

Les recherches généalogiques habituent à la découverte des secrets des autres sur leurs origines et le cours de leur vie. Misérables secrets qui non contextualisés peuvent pourrir la vie sans rien apporter que doute et fragilité. Il faut malaxer les secrets, les travailler, les élaborer, les intégrer à une histoire et une époque. C'est une quête, une enquête. Il faut être prudent avec les secrets.

Dire un secret peut libérer, peut-être. Il ne dit jamais toute la vérité.

301. Elle a la clé en main. Je montre du doigt la porte fermée et dit — c'est cette chambre-là. La carte déverrouille la serrure. On enlève les chaussures. On hésite encore à se déshabiller. Comme si c'était trop prévisible. On s'allonge sur le lit encore fait. Main dans la main, et si seuls chacun de notre côté. L'incertitude se propage dans la pièce. Nous nous serrons l'un contre l'autre. Maladroits. Le portable joue de la musique sur la table de chevet. Lampes à abat-jour noir, lumière tamisée, qui finit par clignoter. Les ombres de nos corps ne cessent d'apparaître et disparaître sur le mur. Puis ça commence d'un coup. Déception. Puis ennui. Puis comme ça vient. Mieux. Dédans. Au fond d'elle qui me retient. Sa main me gêne. Sa nervosité m'encombre. Sa voix aussi. Ça dure plus longtemps que prévu. Le souffle court, allongés face à face, la tristesse m'envahit. Il a suffi de le faire pour que l'amour disparaîsse. Nous partageons le malaise d'être ensemble ici. Deux distances nous séparent. La mienne et la sienne. Plus de musique. Juste quelque-chose qui sonne faux dans le silence. — Je t'ai laissé jouir en moi dit-elle. — J'ai voulu jouir

en toi pour faire semblant de faire l'amour lui dis-je. Silence. Puis elle reprend : — je ne prendrai pas de pilule du lendemain. Si enfant, ça ne te regarde pas. Quand je suis sorti de la chambre, je compris que j'avais lu le numéro à l'envers. Nous quittons la chambre 103.

Question | Pourquoi la plupart des humains veulent-ils laisser une trace ? Pourquoi ne le vouloir pas ? Par crainte de ce qu'elle sera ? trop vraie ou trop autre. Une mort discrète se peut-elle ? Celle des gens de la rue ? Même pas, seront un manque quelque temps dans l'esprit des familiers amicaux de leur coin. Et il y aura toujours un gus ou une nana pour repenser à eux de façon de plus en plus imprécise les jours de spleen. De toute façon quelle importance pour le mort ?

Tu es un faussaire heureux en musique et en écriture car tu n'es jamais passé par les voies officielles, tracées, délimitées et carrossées de l'apprentissage normé. Tout ce que tu pratiques, de manière abrupte, tu l'as volé un jour ou l'autre à des gens qui avaient travaillé dur pour obtenir un résultat policé. Tu flottes avec aisance dans le bouillon du syndrome de l'imposteur. Les manifestations de reconnaissance que tu reçois, rares mais sincères, suffisent en général à te satisfaire bien que tu sois persuadé qu'il te reste d'autres trophées à remporter. Affine encore tes façons de dérober et tu auras en entier réussi ta vie de musicien et de poète.

le mot secret lui-même, je l'examine, je me demande ce qui dans mes pensées est impossible à partager | je trouve des visages aux contours adoucis qui ont beaucoup compté, ils sont couchés dans le lit de ma vie et je me demande en quoi ils ont compté, quoi de leur présence a modifié mon être | il y a lui debout dans le jardin appuyé sur sa bêche, visage dur et bouche taillée au couteau, je ne l'ai jamais pris en photo que de dos, s'il l'avait su il se serait demandé pourquoi je faisais ça, à quoi ça servait de faire ça | il y a elle la petite dans sa robe blanche du dimanche | les deux vissés dans le secret à chacune de mes pages | outre leurs visages, il y a des hantises, des désirs inavoués, des envies de partir loin, d'explorer les labyrinthes de la pensée comme on traverse une mer infinie, comme on marche sur une longue plage du Nord avec le vent et le cri des oiseaux | il y a je ne sais quoi de glissé d'infilttré dans le cours du sang depuis longtemps qui accélère le cœur et qui fait qu'on ne peut dire certains mots je t'aime ou je n'existe pas sans toi ou tu es le sel de ma vie ou encore je te déteste je veux t'oublier te jeter

dans un trou noir t'incendier, il y a je ne sais quoi qui change la nature du jour et consomme peu à peu les réserves de souffle, il y a le chagrin, la peur que ça finisse, la douleur de la perte, la douleur de l'autre, la douleur du corps abîmé blessé | au secret du matin il y a la lente remontée de la lumière qui efface le trop-plein et remet le compteur à zéro, allez viens marcher dans la colline avec moi ramasser des feuillages prendre la pluie sur le dos regarder le ciel encore | dans mon secret il y a les visages de mes morts, les images de mon pays d'enfance, le besoin de mettre ces mots ensemble pour composer des phrases dire au plus creux graver durablement l'expérience que c'est de vivre aimer soupirer écrire rêver

Cœur lourd : ce qu'engendrent les troubles psychiques auxquels se sont ajoutées les tendances complotistes issues du confinement et d'une conception déformée du monde. Au lieu de l'ouverture et du partage familiers : jalousie, calomnies, mensonges, insultes, impossibilité de communiquer, gestes déplacés. Le jour où il faut le protéger de lui-même et se protéger aussi.

À l'âge de 23 ans j'ai essayé de me tuer. Il était moins une.

Depuis deux ans, je suis amoureuse d'un certain Éric que je ne connais pas. Ça m'est tombé dessus en regardant une vidéo youtube d'un marathon et depuis, j'aime Éric par intermittence. Pas tout au long de la journée ça non mais à certaines heures, quand je lis son blog et quand j'écris sur l'un des miens. Il m'arrive de penser à lui avec envie, avec l'envie d'écrire aussi bien que lui. Je ne connais pas Éric et lui ne me connaît absolument pas et peut-être que c'est mieux comme ça. Ou peut-être pas.

A défaut de l'avoir connu, à partir de quelques bribes venues de la bouche de mon père, presque rien, mes frères et moi avons reconstitué l'image de ce grand-père mort assassiné avec quelques compères sur un petit rafiot alors qu'il se rendait en mairie célébrer la Libération. Il était pour nous un homme de lumière, botaniste à ses heures, un homme valeureux ayant aidé des résistants, et d'autres à tenir. A l'occasion d'une brève recherche biographique, je me prenais en pleine gueule cette glaçante hypothèse faite par un ami que je tiens en respect. « Et si, et si ... ton grand père s'était pris lui aussi, les pieds dans des affaires compromettantes faisant de lui un « collabo ? ». Toute sa vie mon père a lu sur les deux guerres, peut-être a-t-il cherché à donner un sens à l'absence, à ce corps sans vie ramené un soir au château, alors qu'il n'avait que douze ans.

On n'en parle pas | on n'en parle plus | jamais |  
pourquoi remuer toujours le passé | le même  
passé | les mêmes faits| on les connaît et tout le  
monde préfèrerait que | la mémoire familiale  
pourrait s'en délester| devrait | évoquer ressasser  
répéter relaver le linge resté sale on n'y tient pas  
| pas trop | sous la chape le verbe est bâillonné  
| implicitement| ce que les plus jeunes ignorent ne  
leur fera pas de mal | c'est de l'histoire ancienne  
| les registres bientôt n'existeront plus |

Je me dis un secret c'est un secret si je le dis  
même secrètement ce n'est plus un secret et mon  
secret, celui que seules deux personnes, une  
autre et moi, connaissent sur terre je ne le dirai  
pas. Tu évites mon garçon, tu cherches à passer  
à côté du sujet. Hier ton rêve ce n'était pas un  
rêve, tu voulais rêver d'un rêve et là ton secret il  
est tellement secret qu'il le restera. Qui décrète  
la secrétude d'un secret l'air du temps la  
distance temporelle géographique la vie la mort,  
je pense à toi presque chaque jour en secret  
depuis que j'ai appris l'irréversible qui devrait  
enlever à mon secret son statut de secret et  
pourtant S. est resté le secret de C. longtemps  
longtemps après sa mort trop jeune.

Le secret, c'est la violence en soi, et la peur et la honte qu'on en a. Il y a le sexe aussi et la volonté de savoir ce qu'il en est, même si les deux ne sont pas liés ou pas toujours ou pas encore. Et puis la mort. Le sexe, la violence et la mort, ça fait un beau brelan au poker menteur de l'écriture. On peut s'y plonger, aligner les mots pour chasser la peur, effacer la honte, pour comprendre aussi. On invente des histoires qui n'auraient rien à voir. Tout au moins, c'est ce qu'on ferait croire mais au fond de soi on sait bien qu'on a écrit pour remplacer la violence par l'amour dans lequel la honte se dissout, même si les histoires ne sont pas des histoires d'amour, même si elles ne règlent pas les colères et les peurs tapies qui rongent, même si elles parlent de bien autre chose. Et on a beau raconter des histoires on ne peut pas savoir, on ne pourra jamais savoir si les mots sont assez forts pour chasser la peur que l'on a de soi, même s'ils sont sortis malgré soi, à force de stagner, d'avoir été retenus, expulsés enfin par on ne sait quoi. Ce dont on ne peut parler est lié aux autres aussi, à leur regard qui se porte sur soi et se transforme dès lors qu'on écrit. Ce dont on ne

peut parler vient de cette surveillance que l'on a apprise et qu'on exerce sur sa propre écriture, de peur d'être dévoilé ou accusé, mais de quoi ? « *L'érection et le soleil scandalisent de même que le cadavre et l'obscurité des caves* ».

La veille, savoir que c'était la dernière fois aurait-il modifié l'étreinte ? Je me demande parfois si ta mort n'a pas été ton dernier cadeau. Selon mes calculs, je serais née à l'âge de quarante-sept ans sept mois et onze jours. L'idée du corps d'un autre contre le mien, alors, me révulsait. Ce fut jouissance d'outre-tombe. Orgasme. Orgasmes. Et pleurs. Toi. Toi. Toujours toi. Puis naturellement, penser d'autres pierres. Désapprendre à aimer le corps cheri, la main, les caresses. S'autoriser à. Avec quelqu'un qui serait vivant.

Je crois que ma vie rêvée dévorera toujours une partie de ma vie réelle. Je crois que j'ai mieux aimé les femmes en rêves. D'une certaine façon je n'ai jamais été fidèle, dans la vie pourtant je n'ai jamais trompé personne. Alors je vis ces moments étranges où je passe une partie de ma journée à rêver à une femme et à vivre avec une autre. Je suis un doux rêveur, je fonctionne de la même façon pour bien des choses. Cette part de la vie qui est faite de mes désirs, de mes rêves, elle disparaît en grande partie de mon écriture, je ne veux pas blesser, je ne veux pas me compliquer la vie. J'essaie quelquefois de ruser, après quelques pirouettes, au coin d'une phrase, je glisse un rêve ou cri d'amour. Pourtant il y a aussi cette partie de ma vie, la partie réelle, j'y connais de vrais moments de bonheur partagé, des joies, j'aimerais que cette vie prenne en totalité mon esprit, mais si c'était le cas, je n'écrirais pas ce texte.

Chaque sujet qu'ils comptent aborder a tôt fait d'être associé à une autre scène déplaisante et devient tabou, si bien que, à la longue, rares sont les sujets dont ils peuvent parler sans risque. Pas question d'évoquer tel ou tel membre de sa famille à elle, ni leurs heures de travail à l'un et à l'autre. Et voici qu'un beau jour, après avoir discuté d'un sujet tabou, elle se rend compte qu'il peut être possible d'en parler posément, rationnellement, et ainsi de le réhabiliter et qui sait, d'évoquer posément, rationnellement, un autre sujet tabou et de le réhabiliter à son tour. Plus aisée sera alors la communication, plus grande sera la confiance. Une fois la confiance établie, ils pourront aborder le plus explosif des sujets tabous : son infidélité.

Ce que je sais et que j'écris.  
Ce que je pense et que j'écris.  
Ce que je sais de ce que j'écris.  
Ce que je sais et que je ne peux pas écrire.  
Ce que je ne sais pas et que j'écris.  
Ce que j'imagine et que je ne peux écrire.  
Ce que je ne sais pas, que je n'écrirai pas.  
Ce à quoi je ne peux pas penser.  
Ce que j'oublie qui s'écrivait.  
Ce que j'écris de ce que je pense.  
Ce que je sais du silence.  
Ce qui m'échappe et que j'essaye d'écrire.  
Ce qui ne s'écrira jamais.

Ce dont je n'ai pas pu parler à qui que ce soit, l'ai-je jamais écrit ? Écrire, même dans les recoins d'un carnet lui-même dissimulé, c'est laisser une trace. Et la trace constitue un indice, a vocation à réapparaître au mauvais moment et au mauvais endroit. Même infime, elle est en mesure de provoquer des séismes, personnels, familiaux ou amicaux. Dans les méandres de la cure analytique, quand la confiance devait être absolue entre soi et l'analyste, se dissimulait néanmoins l'inavouable. Ce qu'on ressentait tel, en tout cas. Pas de grands secrets donc mais suffisamment intimes pour qu'une mise en mots ou une transcription écrite serait déjà risquer l'aggravation de la blessure. A moins de faire disparaître sous les oripeaux de la fiction, la charge explosive de la réalité. Tels ceux dont se paraient les visites dominicales à une amie au prétexte d'aller se recueillir un moment sur la tombe des parents et de marcher une « petite heure » alentour. Rien de bien grave sinon la honte et la crainte que le pot aux roses soit ouvert inopinément.

Au milieu de mille choses des lambeaux vivaces tombés là par hasard, une chambre en désordre, des lits défaits, des choses qui avaient le goût de ce qu'elles étaient, des années qui ont passé et des mois qui se traînaient, des rêves énigmatiques et indicibles. J'écris depuis des mois une phrase, toujours la même, obsessionnelle, et *s'il revenait, je veux dire s'il revenait comme avant, alors je lui raconterais tout, tout ce qui m'est arrivé et qu'il ignore*. Puissante émotion, ai-je commis l'irréparable en l'écrivant ? Ce matin, comme tous les matins, je cherche l'équilibre, grand manque, il me regarde, on ne tient pas longtemps sur une patte, en secret j'apprends à ne pas faiblir et tout cela ne va pas loin, en secret j'écris *il me faut décider que cela fut*. C'est déjà trop. Saloperie de tumeur.

Serait du corps. Le secret. De l'intime du corps. Secrintime. Sécrétions. Stratification des dégouts du touche. Se tâter dans la poussière des recoins du passé. S'intimer. Sentir s'insinuer l'humiliation humide. Serait de l'envers du corps le secret.

Je l'avais écrite... puis je l'ai effacée. Rien de scandaleux pourtant, je ne suis pas quelqu'un de scandaleux, mais l'envoyer lui aurait donné trop de corps.

Je suis triste. Ce n'est pas un secret, je suis triste parce que j'ai l'impression de ne pas avoir de secret. Quoi avouer à mon journal intime ? se dit la midinette devant les pages blanches de son carnet qu'elle aimerait remplir de choses inavouables et, pour le coup, avouées. Que confesser ? Le péché ? La paresse, l'orgueil, la gourmandise, la luxure, l'avarice, la colère, l'envie ? Mais dis-moi, petit diable, ne serait-ce pas là l'inventaire de choses forts intéressantes qui, à défaut de les pratiquer religieusement (nul n'est parfait), sont autant de moteurs de pensées, de discussions et d'écritures ? Le sexe ? Faut-il que tout ce qui touche au sexe (oui, toucher) soit frappé du sceau du secret ? Et si on brûlait pour de bon ces idées qui sentent l'encens et goûtent le vin de messe ? Et pour la religion, en ces temps où les curés se bousculent au prétoire, si je reste modéré dans mon sermon, c'est bien par politesse envers toi qui ne partage peut-être pas mon incroyance. Donc, non, je n'ai pas de secret (mon code de carte bleue, peut-être ?) et oui, j'en suis triste parce que j'aurais bien aimé t'en avouer un

ou deux anonymement. J'imagine que ça doit faire du bien.

Il me faut trier la fatigue choisir de vivre pleine face ou écrire pleins doigts je ne peux pas la culture la marche le monde les yeux qui vacillent et l'écriture Besoin du creux de mon lit au réveil Les boules au sol me remplissent d'effroi ils prennent la place comme le froid sur ma gorge que je tente d'amadouer J'ouvre les yeux un œil puis l'autre rien à voir avec le plaisir mais bien la mécanique du corps qui refusent le réveil L'œil a mal de lumière il sait d'avance Toujours dans le noir je scrute l'heure et fonction j'écris c'est là dans ce moment que je devrais déplier si je veux égaler les projets en-tête que je dois concentration Le petit matin n'existe pas ou plus peu importe l'heure c'est l'instant réveil qui se trouve souvent balayer par les rendez-vous jour qui empêche Se lever plus tôt n'est pas un vocabulaire que mon corps entend au présent J'écris aussi le soir avorté les mots de somnolence vaquent tout sens le bon moment n'est pas là je lutte je veille je lis surtout la nuit dans l'absence d'agitation maison quand elle se met au repos là dans les chambres et moi debout je suis une chouette un chat un devenir fragment

Je lis quand peu mais la nuit oblige car le silence des enfants sortis ventre apaise l'ombre Je me perds dans l'envie d'avec la vie qui aspire là Je veux fort mais ne mets pas moyen en œuvre Est-ce de la paresse de l'énergie moindre ou de la peur de ne pas suffire à rendre comme veux Tourner autour de ce qui existe et devrait alors je m'applique à prendre conseil à lire avis mais je ne vais pas au bout Je lis pour cacher que j'avorte les projets pourtant les mots des autres alimentent ils butent dans l'inaction et moi je bous du bout sans aller milieu.

Secret du dire c'est plus facile, les années de divan, c'est secret de la parole et aussi de l'écrit. Écrire pour ramener les rêves, écrire comme un espace nécessaire pour traverser les épreuves, recours, antidote, cachette, où j'écris tout vraiment tout, les cris, les insultes, les horreurs, les pires de mes pensées, les pires de mes souhaits, et je garde tout ce papier qui s'entasse. Pour comprendre. Il faut que j'écrive comme je me parle et que je me réponde en écrivant. Je lâche vite l'affaire, suis pas trop à creuser, et creuser pourquoi et ça me rappelle un truc avec des clochers, mes petites références et voilà j'arrive à mon secret du lire et cette pile de bouquins qui me nargue. J'arrive pas à lire Sarraute, j'arrive pas à lire Tarkos, j'arrive pas à lire Quignard, Pierre Michon m'a attrapé avec *Les Onze*, mais la *Grande Beune* est restée en rade, je dis j'arrive pas à lire pour dire je n'ai pas de plaisir à lire. C'est peut-être comme pour le jazz et que ça n'était pas possible de passer des Stones à Miles Davis et encore moins à Duke Ellington, bon pour les bals de ma grand-mère, et pourtant ça s'est fait, mais par le jouer, peut-être qu'il y aura

moyen d'arriver au plaisir de lire Michaux par l'écrire. La paresse, c'est ça le secret, la procrastination, la flemme, la fuite avec derrière l'excuse qui serait d'éviter le grand plaisir.

Les secrets : des paroxysmes, des moments de bascule qui font des trous dans la nappe du discours. Pour les écrire, même dans un carnet, d'abord faire taire la grandiloquence mensongère de la langue. Tourner autour. Plus simples : ceux qui sont de l'ordre de l'inavouable, qu'on ne peut dire à certains autres dans certaines circonstances, mais qu'on peut confier à son carnet.

Vingt ans ? On pioche du dehors une identité. À cet âge, il y a des amours qu'on pense braver. C'est quoi l'amour, quand on sort à peine de l'enceinte du château de l'enfance ? C'est quoi l'amour, quand on n'a rien vécu, croit-on ? C'est qui l'âme mise à l'index, blottie contre soi ? C'est quoi, les chats avec et sans queues ? C'est quand l'amour, si on ne bande pas ? C'est bref, vingt ans.

J'ai du mal à lire dans les livres. Je dors avec des écrans. J'écris parfois avec le quasi-silence du matin de nuit. Je lis avec les mains. Mon premier ordinateur c'était en 2005 à Rennes, pour ne plus m'entendre ne pas parler, c'était pratique. Les mp ont changé la façon de rencontrer et la façon de hair/aimer et tout ce qu'il y a entre les deux. Sur le tableau de bord de l'ordi j'ai lu les kilomètres de sujets de forum parcourus. J'ai replié de nombreuses conversations inutiles avec itinéraires verts. J'ai lu des SMS dans la nuit sans lunettes avidement. J'ai envoyé des phrases écrites au Bic sur des enveloppes rectangles. J'ai dessiné sur les murs. J'ai lu des injures et des cris de détresse qui arrivaient de loin. Les forumeuses tombent dans l'oubli. TheAbsurdClub.

Les secrets violents | sombres répétitifs | des grenades, armes explosives | cris lointains défendus | grains sanglants et lambeaux de peaux sèches | une potion salée un jus noir | à la flamme sèche, évaporation des tanins et des amertumes | échappées de vapeurs toxiques | cristaux de résidus et écorces boisées | un broyat des humeurs méchantes, une épice dangereuse | noms d'animaux informes, insultes par procuration, mépris et incommunicabilité | maladie d'alcool et de crime | secrets noirs du massacre de mots |

Je veux flotter  
Je pense à l'instant même  
Je me remémore ma jeunesse s'écouler  
Je sens un déchirement doux  
Je décèle comme un éclat phosphorescent  
Je sème une fantaisie soudaine  
Je comprends l'erreur grotesque  
Je recherche de la tendresse  
Je me souviens de la difficulté de se situer

Je redoute un échec  
Je saisiss que la mémoire sait  
Je devine un amoncellement  
Je m'habitue à ce qui se dit à voix basse  
Je simule  
Je ferme les yeux aussi aveugles  
Je perçois au loin sur la droite  
Je demeure sans bruit  
Je discerne un glissement

J'attends sur une place  
Je m'assois  
Je ressens comme un creux  
Je remarque les lignes au crayon laissées  
Je la suis un moment  
J'ai l'impression d'être un écureuil  
Je donne rendez-vous aux moments les plus  
inattendus  
Je l'écoute rempli d'aise  
Je prononce des paroles

Parfois on apprend trop tard. On n'est pas prévenu. Le gros Brahms, sortant de la gare sous la pluie battante, courant tant que faire se peut jusqu'au cimetière, arrivé trop tard, chope la mort. Ça reste raisonnable. Trop tard pour l'enterrement dans les limites de l'acceptable. Et puis amende honorable : Brahms emboîte le pas de Clara quelques mois plus tard. Mais là, dans le cas qui nous intéresse, on sait vaguement la mort. Quand on te demande, tu dis, oui, je n'en ai plus de ce côté-là. Mais depuis quand ? Vague. Après lui. Mais pas tout de suite. Quelques années après, mais on est encore trop jeune pour savoir quand. Est-ce qu'on nous l'a dit, seulement ? Oui. Forcément. Vaguement ? Et beaucoup plus tard, tu comprends qu'elle est morte pendant ta vie d'adulte et que tu n'as pas voulu le savoir. Mais beaucoup, beaucoup plus tard.

Je te dirai que ce dont on ne peut pas parler est exactement ce de quoi j'ai envie d'écrire,  
Je te dirai que je rêve d'écrire avec mes hontes et mes pensées les plus intimes,  
Je te dirai que j'aime à balancer haut et fort ce qui est murmuré,  
Je te dirai que les secrets, j'en fais des histoires à raconter.  
Je te le dis sans m'en cacher, je n'aime pas les secrets.

Il est multiple ce truc. La grande malle aux secrets je peux toujours y plonger les mains remuer farfouiller agiter les chiffons de la honte, les oripeaux du pas de quoi faire le fier, passer le doigt à travers les innombrables accrocs du costume de l'homme ordinaire : les petites et grandes lâchetés, les faiblesses, les basses envies et autres culs de basse fosse, les mensonges et surtout à moi, en somme en un assortiment fourré-tout, dérisoire et mesquin — l'humaine doublure d'ombre dissimulée derrière le trentain tape à l'œil. Dommage pour mon orgueil : /tu ne mérites ni cet excès d'honneur ni tant indignité./ Mais tout autre est l'efficace du secret impossible à dire et à décrire : les mots et les noms se dérobent et s'épuisent sans images ni explications — des coques vides — inutile d'arpenter mille et mille fois les pans de l'histoire ébréchée, toujours les mêmes tessons lacunaires et muets, en toile de fond une poussière inépuisable, un voile opaque et flaccide. Je n'y vois ni n'entends rien, il me précède et depuis toujours m'environne, il s'élargit et m'enterre de

trou en trou ; nous les trois on traîne du mal-être : c'est en somme de famille mon secret.

Pas compris, mal, de travers, relis elle disait, et pas mieux, entre deux interprétations, hésitation, et ton temps à toi, long, tu ne partages pas le temps des autres, le tien dure, presse-toi, ne rêve pas, elle disait, lapsus, contre-emploi, 480 ou pas dans cette consigne, quel numéro, hésitation, tu n'échapperas pas, labyrinthe, rester seul avec le Minotaure, le rêve dont tu ne te souviens jamais, c'était le devoir d'avant. Même si tu t'en sors, il sera trop tard. Il est toujours trop tard.

Le secret, c'est garder tout contre soi la beauté des sentiments de peur que la réalité ne les cabosse, c'est taire à jamais -à la vie, à la mort- les amours coupables, les corps rassemblés, excités, entassés, là, dans l'ombre de nulle part, car le lieu, aussi, porte son poids de secret.

« Mon père et ma mère m'ont privée de notre descendance millénaire. Ils se sont pris pour des Dieux, ils se sont crus au début, ils se sont crus les premiers. En me privant de leur passé, ils m'ont mise à côté de l'arbre.

Ce qui me restait à vouloir ? Être la dernière. » Voilà ce que je trouve dans ce carnet qui date, qui date... Voilà ce qui pourrait bien sous tendre mon écriture, aller contre. Laisser quelque chose derrière moi, n'être jamais, ni la première, ni la dernière, mais être moi, un point c'est tout.

La face cachée de ma raison d'écrire. Je sais pas pourquoi je fais ce que je fais, parfois ça me prend, je vois un truc, j'écoute un son, je change mes plans je tourne la tête j'avale ma salive mon cœur bat plus fort et voilà je me mets à dire des choses que je pense pas. Du coup je me retrouve à enfiler un pull et sortir chercher des légumes par -2° ou bien conduire un kid au basket ou encore passer une heure sur de la comptabilité ou m'occuper des fringues qui traînent dans la salle de bains, alors que je prévoyais dans la minute d'avant de retourner au bouquin à dévorer, d'ouvrir une nouvelle page de carnet ou le laptop pour déverser mes sentiments là comme ça.

Voilà où j'en suis, ce matin de décembre. Au lieu de préparer le prochain départ pour la transhumance rituelle, parcours classique et repoussage de sentiments obscurs loin bien loindans les tréfonds du ventre, là où ça gratte encore un peu mais pas trop, on peut respirer ça va, j'ai plutôt envie de me caler serré face écran entre dictionnaire et carnets de notes. À la place de parcourir les mille kilomètres, regarder bitume

et paysages défiler, dormir dans un lit qu'on aura pas eu à faire ni à défaire, manger dans les assiettes et boire dans les verres d'autres maisons, échanger regards, cadeaux, attentions ou dédain, penser à une plage à palmier au lieu du long boulevard froid glacé, s'attendrir quand même un peu des rires ou des émois devant la cheminée, sur les pistes, sous le soleil luisant de neige ou les sapins givrés, je voudrais juste essayer d'être là, tangente dans le réel, petite discussion non c'est pas comme ça qu'on dit — distorsion oui c'est ça plutôt, on se tourne et on regrette, on regarde ailleurs que là où on doit, enfin le cœur et l'esprit sont pas alignés, ou alors trop bien c'est ça qui fait souffrir.

Alors voilà c'est ça, écrire. Détailler ce qui pique, écarter les pensées jusqu'à rentrer entre leurs cuisses, fouiller bien en dedans de leur intime moite ou asséché par les ans sans y regarder, plonger dans le foutre qui suinte forcément des parois formées par les mots, les livres et tous les récits, s'enduire l'esprit la bouche les mains de cet onguent de phrases et de pensées, en faire un baume pour colmater les brèches de nos vies mal

menées, tel un calfat entre les varangues du vaisseau de mon âme, pour aller plus loin sur cet océan de rêves et de chimères, ces « monstres à tête et poitrail de lion, ventre de chèvre, queue de dragon, crachant des flammes. Fig. assemblage monstrueux », dixit Roro.

C'est bon là je l'ai, je crois. Il se pourrait bien que j'enfante de ce p\*\*\* de texte, ou deux ou plein, un jour, quand ce sera l'heure. Et dire les choses cachées, enfin.

Ne t'en fais pas. Ce dont tu ne peux parler, tout le monde le sait déjà. Tu as peur de quoi ? Que les autres te rient au nez avec tes secrets de Polichinelle ?

"Dites, vous voulez en apprendre une bien bonne ?"

Elle savait pourtant que l'amorce de ce dialogue, qui aurait ouvert à des aveux, peut-être des échanges, ne surviendrait pas. Elle avait honte, honte de ce secret, honte de ne pouvoir le dire, comme un gage d'amitié, à ses copines les plus proches — elle en sentait la présence, entre elles et elle, elles qui lui avaient confié toutes choses (du moins le croyait-elle), et elle, qui se taisait, sans même le dire. Elle n'en faisait pas mystère, pas l'envie, pas même de laisser soupçonner cette présence — elle attendait, peut-être un signe, dont elle ne savait quelle forme il devrait prendre, et si elle ne l'avait pas déjà raté. Elle regardait les années qui s'égrenaient, laissant derrière elles les conséquences d'une telle divulgation, qu'elle regrettait autant qu'elle en était soulagée.

Sur un carnet, elle avait écrit : "demain ?" et elle l'avait rayé. "Le dire à Virginie" — aussi, et : "Que faire ?", lui, resté intact, comme son indécision.

• secret des mots • une feuille de carnet lignée • 1994 • lienne |lle |Immobile |Attachée |Par des liens| Sans demain | Hélas | Le temps passe | le temps est passé |De l'île désirée | Le temps s'est perdu | De l'île advenue | lle | Immobile | Au lendemain | S'il revient • parfois • des regrets silencieux • que le temps ne chasse pas •

En lisant-relisant Annie Ernaux, ma propre honte ressurgit, celle de ceux qu'on nomme désormais 'transfuges de classe', pas celle de la fille qui a dû se faire avorter parce ce que ça, sans vrai calcul ni connaissance, j'y ai échappé. Oui, ces moments où, père et mère face à soi, on perçoit qu'ils n'y comprennent rien des études qu'on suit, des partis qu'on prend, des amis qu'on se fait dans un 'milieu' aisé, qu'ils sont fiers sans savoir de quoi, qu'il tentent en vain de pousser le piédestal sous les pieds de qui le refuse, que finalement, ils mélangent tout et que - s'ils sont enclins à l'affabulation comme l'était ma mère – ils mentent, construisent une histoire que peut-être ils croient comprendre ou pouvoir faire comprendre. Oui, cette honte-là, celle d'avoir eu honte d'eux.

Secret, pas dit, à peine pensé. Honte, rouge aux joues, oreilles bouillantes, cœur en montée et mains moites. Pousser les portes, les murs, les grilles, les idées vraies ou les fausses, les conventions les habitudes, les traditions, les images qui collent si mal et ce qu'elles prétendent être, les promesses trop faciles et bien trop rapides, les idées qu'on se fait de comment ça serait si jamais, les idées qu'on se fait de ce qu'il faudrait être de ce qu'il faudrait faire. Oublier les regrets, ne plus chercher trop loin où enterrer les doutes. Se retourner bêtement comme des gants trop ajustés, sentiments en dehors et non plus en dedans, il serait là peut-être le secret de plus de secret ?

Ce dont on ne peut parler, même à demi- mots, qui provoque bizarrement toussements et raclements de gorge, grimaces , haussements des yeux au ciel, froncements de sourcils, esquives habiles ou maladroites... mensonges par omission... des jeux de rôle... des rôles de composition... Sauver la face. Duperie. Dans l'entre-soi du secret, des initiés . Un cercle de non-dits, le cercle de ceux qui savaient et n'ont rien dit. Ou bien secret(s) de Polichinelle ? Lourd. Etouffement. Temps et espace catapultés. Douleur, honte, soulagement, peut-être, quand le secret sort de l'ombre. Décomposition. Recomposition. Le poids du secret change de corps. Césure entre avant et après. Huis-clos sur la place publique.

comment est-ce, quelques tours appositions potions médecines se parfumer se maquiller sortir ses bijoux, toutes sortes d'appareils et d'apparat, ses plus merveilleux atours et même aller jusqu'à professer des idées auxquelles personne ne va tenter de croire — personne pour n'écouter, que soi ; personne n'écoute que soi, ou alors il faut payer — on peut faire pas mal de choses qui aident à passer le temps, à le faire passer en tentant de croire qu'on le vit, elles ne nous sont de rien

un flux grisâtre  
est-ce que le destin existe ?  
je n'aurais pas commencé écrire avant d'avoir  
fini d'être mère  
ça reste des pensées fragiles  
arracher à l'oubli les souvenirs qui s'effacent  
qu'est-ce que tu cherches ?  
je m'obstinais je ne pensais qu'à toi  
peut-être je suis trop sentimentale  
autour de moi ça ressemblait à un jour de fin du  
monde  
je suis devenue plus vieille que toi  
portée par une mélancolie heureuse  
je ne m'en sors pas  
ça me rend triste d'apprendre à renoncer  
il faudrait sauver la joie

Ces secrets comme d'une secte partagés  
seulement avec quelques-uns, ce qui ne peut se  
dire au plus grand nombre, ce qui serait tabou.  
Jusqu'au moins dicible d'entre eux. Ce secret  
ultime impossible à dire, qu'on écrit peut-être  
mais qu'on tient clos, invisible aux yeux des  
autres. Ce secret qu'on tairait à soi-même,  
comme un enfant qui se cache sous les draps  
pour ne pas voir le monstre sous le lit. Mais le  
monstre c'est moi.

Entre le socle où se tenir et l'extrême du monde, il y a de petites pierres déposées sur les paliers du temps, nimbées de leurs solitudes, que l'on croise parfois et que l'on ignore souvent. Ce sont de ces cairns que cela s'écrit, avec tous les ornements du vide ou du discret, mais avec une manière bien à soi de larguer des amarres, d'étendre des terres d'accueil, pour qui passe tout près, de tendre la main vers autrui, de s'abandonner au monde, de s'extraire de cet anonymat où l'on se cache. Pris sous les arceaux de l'invisibilité, bien ravaudés au fil des ans, il reste à se rendre lisible. Ainsi des mots s'écrivent pour lutter contre sa propre stratégie ( ou sa propre maladie) de passer inaperçu. Du silence sans limite, à arpenter des prairies dépeuplées, l'existence se tient dans la présence d'une main d'ombre qui écrit, et de l'autre tourne la page pour chercher la lumière.

Par lassitude, Alain a cherché ailleurs.  
Par jeu, Michel a entamé des liaisons.  
Par faiblesse, Philippe a plongé dans une double vie.  
Par fragilité, Léa n'a rien soupçonné.  
Par aveuglement, Agathe a refusé de comprendre.  
Trois ans que Laurent vit avec Cécile, avec Juliette, sans qu'aucune ne sache.  
Trois années au bord de la folie.  
Trois années de Vicomte Pourfendu.  
Cela devrait mal finir.

Une photo dans le tiroir. En noir et blanc ; format 3,5/4,5 ; format identité, cheveux frisés, yeux plissés, nez fort, nez cassé, une femme, pose de 3/4, portrait sur papier, vieux papier. Elle a toujours été là, jamais nommée mais présente, en creux. Et puis là, dans la petite table de chevet, le père muet a caché cette photo.

Un jour, comme une évidence, on la raconte. Et ça me tombe dessus, m'émeut par le corps, par les yeux et le nez, ce nez de famille. On l'appelle Anita, c'est une fille de prostitué, à seize ans elle est emmenée d'Argentine vers le pays basque. Chercheur d'or bredouille, ramène une fille, mieux que rien. Et puis on dit qu'elle dépense tout, elle joue, elle couche. Et l'enfant arrive, et ça fait du secret, du silence et puis plus rien, pendant...

Et puis un jour cette petite photo.

Bec jaune plumage noir  
Merle forgeur de mémoire  
Rien ne sourd de tes secrets  
Sombres sur papier en flamme  
Sous le fracas des années  
Les mots tus restent muets  
Chante merle chante  
Ton chant écran de fumée

Drôle ce rendez-vous : un être étrange et qui n'a pas de nom, une nuit sans lune, une présence fantomatique - à se mettre à croire aux revenants. On aurait dit qu'il avait pris chair. Une ombre que je vois si je vois l'invisible. Encore plus obscur que la nuit. Plus secret que le secret lui-même. Retourne-toi. Évite le. Fais semblant de ne pas le voir. Quoi : le Secret ! le Grand Secret est là, il s'est incarné, venu ME visiter. Même pas peur. Le secret : voir au travers. S'il y a à voir : Tractatus ou pas. Tractations oui ! Avec l'invisible encore, enfin ça ressemble à Faust ça ! Mais qu'est-c'est ? Je suis athée

A T H É E . mais...enfin ! Ça s'oppose : il n'y a pas de grand secret... Va dans le cabinet secret d'Umberto Ecco... Tu auras quelques visites à faire ! (Lui dis-je) Voilà du secret...

Ce dont on ne peut pas parler doit rester libre. Comme un fantôme lové dans nos têtes qui se déplace au gré de nos humeurs. Il est présent, se joue de nos émotions et apparaît quand bon lui semble. Lorsqu'on essaye de l'emprisonner avec des mots, il se met en colère et nous oblige à le raturer, à l'effacer, à l'oublier. Ce dont on ne peut pas parler reste à l'état de pensées. Lui seul permet d'en changer l'intensité et la teneur. Tout fluctue dans un état permanent, rien n'est immuable. L'écrire serait le trahir, le partager serait le dénoncer. On ne peut pas, on le sait, on essaie. On l'écrit, il s'en va. On le décrit, il se change. La prison de l'écrit n'aura pas raison de lui. Il s'échappe, se dérobe, se déchire, se rature. En aucun cas, il ne se laisse déchiffrer. Jusqu'à ce qu'il ressurgisse sans y être convié. Et nous recommençons. Jusqu'à comprendre que ce dont on ne peut pas parler doit être gardé au creux d'un monde aux autres inaccessible.

Ne pas même essayer.

Laissons sous les ratures les tripes à nu.

une nuit sur une terrasse en béton d'une ville abandonnée de bord de mer, je me suis couchée contre et je suis partie en même temps, j'ai écouté *wild horses* à m'en faire péter les tympans à l'arrière d'un fourgon conduit par et puis je n'ai plus rien dit sauf — un jour on m'apprendra qu'il est mort et je dirais c'est trop tard maintenant - alors je garderais ma et je n'irais surtout pas à , je regretterais la lettre que je devais , les yeux de sa femme gonflés, le prénom de sa fille à moitié. En fait, les pages arrachées ça pourrait être juste ça, des lettres et des regrets.

Écrire le non-dit. N'être qu'un corps. S'ouvrir. Oser dessous féminins comme mots imprononçables. « Tu me tues, tu me fais du bien. » cachée derrière Marguerite Duras ou Annie Ernaux d' « Une passion simple. » Les rejoindre. Marquée au fer rouge par la phrase d'un premier amant. « Si je voulais, je pourrais faire de toi une putain ». Le mot sonne comme une claque pour la jeune-fille et l'effraie. N'être réduite qu'à ça. Aujourd'hui, ça, énergie créatrice, désir, être au monde en s'abandonnant.

Souvent j'y pense, je ne t'en ai jamais parlé, peut-être l'avais-tu deviné à ma voix, je ne sais pas, tu ne m'en as jamais rien dit. J'aurais dû oser poser les questions, mettre les points d'interrogation, braver mes interdits. J'ai tout barricadé, verrouillé les portes, les fenêtres sur ce secret qui désormais est bien gardé. Trop tard pour le laisser s'échapper, je n'ai plus ta voix ni la clé.

J'ai une bête immonde qui voyage avec moi, elle se cache d'elle-même, elle se cache de moi mais les gens qui m'aiment font cet effort de détourner les yeux de ce qui, quelque part dans mon ombre, s'agit et conspire.

Je suis une ombre. Une imposture ? Tout tricoter encore. Donner un squelette, une chronologie. Je reporte, remets à plus tard. Pourquoi ? Qu'est-ce que je cherche en fouillant ainsi dans le passé ? À m'y perdre ? En perdre l'histoire ? Le sens ? À quoi bon puisqu'Elle ne peut plus me lire.

Lundi tu répares des choses même pas cassées. Mardi tu te fais croire que tu travailles : je travaille à mon roman. « Ne pas dérangez ». Une pancarte pendue à la poignée de la porte au cas où (un peu de mise en scène n'est jamais inutile) : des propositions principales au présent de l'indicatif c'est à cela qu'il faut te tenir, c'est bien assez vaste comme ça. Les phrases « en rouleau » on peut s'exercer à les copier et pénétrer la langue : *Ton style c'est ton cul*, chante Ferré.

Mercredi tu pousses le caddie : «Caddy !Caddie !» (après vient l'histoire de la montre). C'est un souvenir. En Grèce dans la seule maison moderne (très moche) du village, tu lis le roman Américain, à côté du lit se trouve la photo d'un homme en costume militaire, vous l'appelez le colonel, ça vous fait rire. Il te raconte qu'il a travaillé dans les cuisines d'un club de Golf près de New York « Caddy ! caddie ! », il était jeune à l'époque il ingurgitait une omelette de neuf œufs le matin ; après vous faites l'amour par terre : je t'ai tellement aimé. Aimer : avoir dans la peau. Puis la peau se détache des os....

Dans cette chambre Grecque, autour de minuit, les phares d'un camion balayent le virage, il livre des barils de Fétas pour les touristes arrivés en nombre. C'est là que tu comprends que tu portes en toi une chose morte : ça qui a poussé. Qui en toi ?

Jeudi tu n'écris rien. Un ciel poudré rose envahit la baie. Envie d'en finir il te faut une seringue ou une corde.

Vendredi tu cuisines pour six (as-tu accidentellement versé du poison sur la sauce aux cèpnes, tu pourrais écrire gâteau de Pâques ou œuf dur mayonnaise ça ferait pareil). Tu revois cet objet qu'on t'avait confié et que tu as perdu. En vrai on te l'a volé, sacré nuance, avec le petit transistor reçu pour tes à huit ans. On s'attache aux objets, aux bêtes et aux gens.

Samedi : si tu ne veux pas qu'on te remarque montre-toi, c'est la maxime de l'ami qui volait des choses énormes, en les passant par la grande porte. Quand il a volé petit on l'a attrapé et foutu dans un ascenseur où il a passé un sale quart d'heure. Depuis il ne vole plus, une fois vite fait un saucisson au Carrefour City, il a retrouvé

l'étiquette dans son pantalon le soir en se déshabillant. Il va mourir bientôt. Il le sait.

Jouer aux échecs avec la mort c'est dans le film du Suédois. La mort badigeonnée de fard gras ressemble à la lune. Chez le Suédois tu reconnais ta mère dans le visage des actrices.

Samedi je ne fais rien, j'écris : un amour immodéré pour la mère serait la cause de tout. Origine, Source, Moule, Nonne sont des synonymes homologués. Gertrude et la Bouche d'ombre. Dans le carnet on peut lire ta peur de l'enfermement et celle du noir, ce qui revient au même : le jour je vois des corps flottant, la nuit ce sont des lampyres, je les appelle mes phasmes d'obscurité j'attends que les créatures disparaissent (parfois je vois des prostituées) : par impatience ils ont perdu le paradis etc ... il semble que c'est de Franz Kafka.

Dimanche : les peurs remontent de l'enfance. Les peintures les plus belles sont celles de l'enfance : le bonhomme à pattes d'oiseaux qui fume... Il y a des phrases qui creusent une vie : « faute avouée à moitié pardonnée ». Combien de fautes avouées ? Combien pas ?

Je me suis dit ça un soir avant de dormir et de rêver. Je crois que la fiction c'est des secrets cachés comme la lettre volée, au plein milieu du bureau. On lit le livre et à la fin on ne sait plus ce qui est vrai, quel secret a été porté au grand jour, où est l'invention. Il ne reste plus qu'à porter ses propres histoires secrètes dans le livre avant de le fermer. Mais ce que l'auteur a fait de sa propre vie ne pourra jamais être défait, ni élucidé. Je ne sais pas ce que j'en pense, mais ça me fait quelque chose, une sensation étrange, comme un malaise mêlé d'excitation.

Je n'ai pas le droit d'imaginer le pire : la boule de suif humaine qui décide d'en finir, alors qu'on tend du pain, parce que seul le pain ranime, et le vin partagé, les coloris bistres et fauves sur les joues. On veut pressentir que l'issue générale est dans la fête générale, car la parole et la douleur mettent en doute, la fête au contraire te soumet à la musique, à la transe du partage, aux baisers des joies et je le dis sans entrave : je t'aime comme un muscle qui aide à vivre, une pulsation en désordre, le chant de la marche qui avale les kilomètres et la musique plein le torse, je t'aime comme une chamade prise au piège dans ta bouche.

Ses carnets d'elle, facile de les ouvrir et de les lire mais notre pacte de confiance, alors préférer ne pas. Et puis si, une fois, une brieve volée avant de vite refermer. Trop dur. Après qu'elle, cette question sans réponse qui taraude : si elle avait voulu qu'on lise ce que trop difficile à nous dire ? On saura jamais. Sans doute, on aurait pas pu affronter toute sa souffrance. Encore aujourd'hui, on peut toujours pas les lire ses phrases dans ses carnets qu'elle a laissés.

ce que le secret nous dit d'un mort quand se dévoilent ses dérives on voudrait sa mémoire honorable sans fautes mais la voisine est entrée photographiée seins nus sur un dossier top secret non topless un autre nom bibi un sexe d'homme une photo pour les plateformes de relations tarifées en ligne et la toilette du mort nettoyer son téléphone portable des messages compromettants préserver l'entourage et s'entourer d'un nouveau silence - faire un deuil à quatre bandes